point, les ordres du Roi, qu'il attendait encore ; il pria le Prince d'avoir un peu de patience. Don Carlos, à ces mots, se figura qu'on avait quelque raison de lui refuser les sacrements ; il se mit à pleurer et à gémir. Fray Diego, pour gagner du temps, lui objecta qu'il manquait de différents objets nécessaires à l'ornement de la chapelle ; qu'il les avait réclamés et qu'il ne tarderait pas à les avoir ; mais don Carlos répliqua que, si c'était là le seul motif, ce ne devait pas être un obstacle, qu'il suffirait d'en agir avec lui comme avec le plus simple particulier. Sur ces entrefaites, Fray Diego de Chaves reçut l'autorisation du Roi. Don Carlos communia le 21 avril, après une nouvelle confession, en présence de Ruy Gomez, de don Juan de Borgia, qui servit la messe, et de don Gonzalo Chacon.

Comme Fray Diego de Chaves l'engageait à passer dans la petite pièce, qui avait été convertie en oratoire, il s'y refusa, disant qu'il ne sortirait point de la tour où il était enfermé, sans l'exprès consentement de son père, et que la sainte hostie pouvait lui être donnée entre les barreaux du treillis par lequel il assistait à l'office divin.

La chose s'effectua ainsi. Fray Diego loua beaucoup les scrupules montrés à cette occasion par le Prince. Tout ce que nous rapportons ici est tiré d'une dépêche adressée par Fourquevaulx à Charles IX, le 8 mai 1568. Nous croyons cette pièce assez importante pour en donner le texte même :

« .....Le Prince d'Espaigne se porte bien de sa personne ; je suis adverti qu'il s'est tout sanctifié cette semaine saincte ; tellement que ses amis disent que Dieu y a mise sa main ; car depuis s'estre confessé en caresme jusques au jour de Pascques, et qu'il pensoit recevoir le corps de Nostre-Seigneur, il a fait le devoir de bon chrestien par abstinences, s'estant réconcillié quatre fois avec grande contrition et repentance ; et, après qu'il lui sembla de s'estre dignement préparé, il requist la communion à son confesseur, qui dilaya deux jours à la lui donner, attendant certaines desmandes et responses qu'il eust cependant du Roy catholique qui estoit à l'Escurial, et au bout de cella, estant advis audict Prince qu'on laissoit de luy donner le Sainct-Sacrement pour aucuns notables resports, il commença de s'affliger et contrister avec pleurs et gémissements. Ce que voyant le confesseur, et de quel ressentiment il prenoit la dicte dilation, il prinst excuse que c'estoit à faulte qu'il n'avoit les appareils nécessaires pour parer la chapelle, et aultres choses requises à cet effet ; à cella le Prince lui dict que, s'il ne laissoit à le communié pour aultre raison, qu'il n'avoit lieu de laisser pour cela, car suffiroit de le traicter comme il ferait à un particulier. Et ainsi se feict, car le dict confesseur se revestit et chanta la messe ; et, sur le poinct de la communion, il vouloit que le Prince sortit de la chambre où il est arresté et qu'il entrâst en une petite salle où il disoit la messe; ce qu'il ne voulut

faire, disant qu'il ne sortirait de sa chambre sans l'esprez congé de son père, mais qu'il le pourroit communier par les barres et treillis de bois qui sont entre la dicte chambre et la salle où est la chapelle ; ce qui fut faict par ledict confesseur, qui loua grandement que le Prince n'eust voulu passer les limites que le Roy son père lui à mis. A cest acte furent présents Ruy Gomez, don Jehan de Borge, qui ayda à dire la messe, et don Gonzallo Chaquon. Duquel acte et qu'il est devenu doulx et humain contre sa coustume ; s'en faict grand feste par ceux qui désireroient sa liberté, mesmement par ses serviteurs domestiques, prenant argument là-dessus que ledict Prince n'a pas la faute de jugement et discrétion que le Roy son père et aultres prétendent, car s'il n'estoit capable de bonne raison, on ne luy eust pas administré le Sainct-Sacrement : par quoi, ils espèrent que, parmi cette détention qui lui sert de pénitence et d'amendement, qu'il plaira à son dict père le délivrer et recevoir en grâce devant qu'il passe guères de temps.

« Nonobstant toutes ces allégations, j'ay apprins d'un seigneur qui scait tout ce qui a passé, et plus des affaires du dict Prince que ceux qui en devisent, qu'en ce qui touche la communion, il a esté advisé par les théologiens qu'il le falloit faire ainsi, pour oster l'opinion à beaucoup de gents, nommément aux sacramentaires, qui publient que le dict Prince est de leur secte (ce qu'il n'est, ains les hait

mortellement), et on dict iceulx théologiens que aux personnes travaillées de l'entendement, qui retournent par intervalles en quelque jugement et cognoissance de raison, leur peult estre donné le Sainct-Sacrement lors du dict intervalle, comme il a esté administré au dict Prince ; mais, en effect, il n'y a en luy aulcun espoir qu'il soyt jamais sage ni digne de succéder, car son entendement empire tous les jours, et par conséquent n'y a lieu d'attendre sa liberté (1)..... »

De toutes ces relations, on peut déduire que le prince était revenu à lui : qu'il s'était confessé plusieurs fois, qu'il avait satisfait, comme l'exige l'Eglise, pour l'absolution de ses péchés, et qu'il était un bon chrétien. Mais peu importait aux ennemis de ce prince son christianisme, sa vertu et son innocence.

Ils avaient commis contre lui une injustice cruelle, leur crime les épouvantait pour l'avenir, quand le fils succéderait à son père ; ils craignaient de mourir pendus. Aussi, ils n'hésitèrent pas entre cette perspective et la résolution de faire de don Carlos leur victime ; ils dominèrent le père fanatique, et l'excitèrent à commettre l'assassinat auquel ils contribuèrent, tous, en servant les uns de conseil, les autres, d'instrument, et travaillant tous à cacher et à déguiser ce crime par leurs fausses relations, en vue tant du présent que de l'avenir.

(1) Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, p. 457-459.

C'est ainsi que, malgré le repentir du prince, malgré ses humbles confessions répétées, faites avec toute la solennité requise, sa prison devint de jour en jour plus dure, plus étroite, au point de le désespérer et de l'obliger à attenter à sa propre vie, sans pouvoir y réussir.

C'est à ce moment que son père résolut sa mort. Mais, quelle fut cette mort? C'est un mystère pour l'histoire. Qui sait si un jour le monde le connaîtra? Toutefois les inductions les plus logiques, celles qui se déduisent des correspondances écrites à cette époque, et de la conduite du médecin Olivarès, portent à croire qu'il mourut empoisonné scientifiquement par ce médecin.

Cabrera, historien de Philippe II, raconte que le premier médecin, Olivarès, qui le soignait par ordre du Roi, venait consulter avec ses collègues, après avoir vu le malade, seul. Si Olivarès n'avait pas été l'empoisonneur, il serait toujours venu visiter le prince accompagné des autres médecins, comme il faisait d'ordinaire, et non pas seul. Mais il fallait commettre le crime sans témoins, en observant les formes d'un acte juste et digne, en le revêtant de toutes les apparences d'une maladie incurable. Pour quelle raison les autres médecins n'entraient-ils pas, afin de s'informer de la situation du malade, de le soigner et d'observer les progrès du mal?

Lors de sa première maladie, nous avons vu, par la relation des docteurs, relation que nous avons donnée dans les pages précédentes, de quelle manière à cette époque, comme dans les temps présents, on assistait et on assiste encore dans leurs souffrances, les princes de la Maison royale, en Espagne.

Et pour la maladie qu'on appelle tantôt fièvres tierces, doubles, tantôt refroidissement d'estomac et dyssenterie, lorsque le mal s'aggrave jusqu'à la mort, il n'entre d'autre docteur dans la chambre du malade que le médecin Olivarès, seul, lequel vient ensuite faire part à ses collègues de l'état du malade? Et quels étaient ces collègues? Pourquoi n'entraient-ils pas avec lui dans la chambre du prince? Pourquoi n'épuisa-t-on pas, pour le guérir, toutes les ressources de la science? Pourquoi n'a-t-on pas publié la relation des docteurs qui l'assistèrent dans cette maladie, comme on le fit lorsqu'il tomba malade à Alcala? Parce que Olivarès avait mission de tuer don Carlos? Et il le tua, non pas en le soignant mal, mais en lui administrant un poison lent. Et il le tua, quand Philippe II eut accoutumé l'Espagne et le monde à son emprisonnement, quand il ne craignait plus que sa mort lui attirât aucune complication d'aucune espèce.

Si l'on doit se former un jugement sur des inductions aussi logiques et sur des demi-preuves, il suffit des désirs du père exprimés par Espinosa au nonce de Sa Sainteté, dans la lettre écrite au cardinal Pacheco, pour qu'elle n'envoyât personne de Rome s'instruire de ce qui se passait, et de la manière de procéder du médecin, pour comprendre la mort

que l'on donnait au prince. Tout cela suffit à l'historien pour former son jugement, et établir comme un fait certain l'assassinat par le père sur la personne de don Carlos.

Et sans compter sur l'opinion de l'ambassadeur d'Angleterre, qui écrit que le prince a été empoisonné, l'écrivain anglais Watson dit : Philippe, soit par jalousie, soit par la conviction de l'incapacité de son fils, avait refusé de satisfaire cette ambition, et s'était conduit envers don Carlos avec toute la réserve et la froideur possibles, tandis qu'il accordait toute sa confiance au duc d'Albe, à Ruy Gomez de Sylva et au président Spinossa. C'étaient précisément les trois hommes pour lesquels don Carlos avait la plus invincible aversion, soit qu'elle fût excitée par la jalousie, soit qu'il les regardât comme les espions de son père. Dans cette disposition, le prince ne se fit pas scrupule, en diverses occasions, de censurer amèrement l'administration de Philippe, surtout les mesures qu'il avait prises dans les Pays-Bas. Don Carlos avait marqué une vive compassion pour les peuples de ces provinces. Souvent il menaçait le duc d'Albe, et il avait même attenté à sa vie, pour le punir d'en avoir accepté le gouvernement. On le soupçonnait aussi de se ménager des entrevues avec le marquis de Mons et le baron de Montigny, et d'avoir formé le projet de se retirer dans les Pays-Bas pour se mettre à la tête des mécontents. . . . . .
. . . . . .

Plusieurs princes et toute la noblesse espagnole sollicitèrent son élargissement ; mais son impitoyable père fut inflexible, et, après avoir tenu son fils renfermé pendant six mois, il voulut que l'Inquisition prononçât son arrêt. Le malheureux don Carlos fut condamné à mort, et, sous le voile de cette odieuse sentence, Philippe ordonna qu'on lui fît avaler du poison, dont il mourut quelques heures après, âgé de vingt-deux ans.

Watson est l'unique écrivain qui dise comment est mort effectivement don Carlos. Son récit fait partie de la dépêche de l'ambassadeur d'Angleterre, c'est vrai, mais les habitants de ce pays savent que leurs diplomates ne racontent pas des choses aventurées, que le caractère général du peuple anglais, c'est d'être véridique. Bien plus, en s'adressant à son gouvernement, l'ambassadeur aurait été incapable de signaler un bruit tel que celui de la mort de don Carlos, sans être bien convaincu qu'il était de la dernière exactitude.

Ceux qui défendent Philippe II et qui prêtent l'oreille à ses complices prétendent que la maladie et la mort de don Carlos fut causée par les excès qu'il commit en mangeant des fruits, buvant de la neige, refroidissant son lit avec de la glace, et cherchent à prouver par là l'innocence de son père. Or, si ces faits étaient certains, ils démontreraient que ce fut là un des moyens de tuer le prince, sans avoir besoin du poison. En effet, les aliments étaient apportés par les officiers de bouche, servis par les

gentilshommes désignés, coupés et découpés d'avance, sans que don Carlos pût se servir ni de couteau ni de fourchette; le tout en présence du duc de Lerme, chargé de veiller sur le prisonnier, et couchant aux pieds de son lit, ainsi que l'assure l'ambassadeur de France, dans sa dépêche du 5 février 1568.

De sorte que, si étant en proie à des accès de doubles fièvres quartes malignes, comme le dit Cabrera, on le laissait manger ces fruits et boire de l'eau froide, c'était pour qu'il se tuât par ces excès. Ce n'était pas le moyen de guérir le malade, mais bien de l'assassiner.

Il marchait, ajoute-t-on, nu-pieds dans la chambre, qui était toujours arrosée et humide, et c'est Fourquevaulx, l'ambassadeur de France, qui le rapporte. Si le fait est certain, ceux qui le laissaient ainsi marcher étaient les complices de l'assassinat. Du reste, en n'arrosant pas la pièce, le mal était évité. On dit encore qu'il dormait à la belle étoile; s'il était enfermé, comment pouvait-il dormir ainsi: il se mettait à la fenêtre, ceci n'était guère possible, puisque la fenêtre était très élevée; du reste, en la fermant, on évitait le mal.

Il n'avait à son service, ni à ses côtés, personne qui portât ni épée ni dague; on ne lui permettait pas de se servir pour manger ni de couteaux ni de fourchettes : on le renferma dans une pièce close, avec une grille aux fenêtres, pour qu'il ne pût se précipiter par elles. On voulait qu'il mourût, sans

qu'on pût dire que le désespoir l'avait poussé au suicide. C'est ainsi qu'on obtint l'assassinat; c'est aussi clair que le jour.

Même en tenant pour vraies, dit Gachard, toutes les extravagances attribuées à don Carlos dans la relation officielle, l'histoire n'aurait-elle aucun compte à demander à Philippe II? Ne serait-elle pas en droit de lui adresser tout au moins un reproche, celui de les avoir facilitées, sinon favorisées? Car, enfin, par les ordres de qui le plancher de la chambre était-il arrosé incessamment? Qui lui procurait l'eau glacée dont il usait avec si peu de mesure, et la glace qu'il introduisait dans son lit? N'était-ce pas Ruy Gomez, l'âme damnée du Roi, qu'on nous passe cette expression, qui présidait à tous les détails du régime auquel était soumis le petit-fils de Charles-Quint (1)?

Cet historien ajoute : ... « Vers le milieu du mois de juillet, on servit sur la table de don Carlos un pâté de perdrix : il avait mangé de plusieurs autres plats; il mangea le pâté de perdrix tout entier : quatre perdrix formaient ce pâté, selon la lettre de Nobili du 30 juillet, il le mangea avec la croûte qui l'enfermait. Comme celle-ci était fortement épicée, il se sentit bientôt dévoré d'une soif ardente; pour l'apaiser, il but coup sur coup, pendant toute la journée, de l'eau refroidie avec de la neige.

Nobili dit qu'il en but *trois cents onces*. L'en-

(1) Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, p. 365.

voyé de la maison de Saxe écrivit la même chose à sa Cour. De pareils excès ne pouvaient avoir que des suites déplorables. La nuit, don Carlos eut une violente indigestion, accompagnée de relâchement de l'estomac et des entrailles, de vomissements, de flux de ventre incessants. Les médecins furent appelés. Le prince, décidé à en finir avec la vie, ne voulut prendre aucun des remèdes qu'ils prescrivirent. (Lettres de Cavalli du 24 et de Nobili du 30 juillet 1568.) »

« Le 19 juillet, l'état de don Carlos ne laissait déjà plus d'espoir. Le roi permit ce jour-là qu'on divulguât sa maladie (Lettre de Tisnacq à Viglius du 24 juillet); jusqu'alors, par son ordre, le secret en avait été gardé. On remarqua, à partir de ce moment, dans les sentiments et dans le langage du royal prisonnier, un changement dont s'émerveillèrent tous ceux qui l'entouraient, comme si Dieu, ainsi l'écrivit l'ambassadeur de Venise au doge Loredano (1), eût voulu lui donner en abondance, à la veille de mourir, le jugement qui lui avait manqué pendant sa vie. Certain désormais d'une fin prochaine, heureux de penser qu'il était arrivé aux termes de ses souffrances, don Carlos ne songea plus qu'à mettre ordre à son âme et à préparer son

(1) ... Il povero principe uso, quatro giorne prima che morisse le più savie e le più cristiane parole del mondo, e pare che quel giudicio che lui mancava in vita, nostro signor Dio gli l'habbi concesso abbondantemente in questo fine. (Lettre du 31 juillet 1568.)

salut dans un monde meilleur. Il fit appeler Fray Diego de Chaves, et se confessa avec une dévotion exemplaire. Les vomissements continuels qu'il éprouvait ne lui permettaient pas de recevoir le Saint-Sacrement, il l'adora avec beaucoup d'humilité et avec les marques d'une contrition parfaite (1). Bien qu'il eût consenti dès lors à accepter les soins des médecins, il montrait, selon les expressions de l'archevêque de Rossano, un tel dédain des choses de la terre et un si grand désir des biens célestes, qu'il semblait que Dieu lui eût réservé, pour ses derniers instants, le comble de toutes les grâces (2). »

Il demanda la faveur de voir son père ; mais, le croira-t-on, Philippe II eut la dureté, ce mot n'est pas assez fort, il eut la cruauté de répondre par un refus ; et non-seulement il refusa, mais il ne voulut permettre ni à la Reine, ni à la princesse doña Juana, ni à quelques serviteurs dévoués de visiter le pauvre moribond ; que dis-je ? il ne lui fit pas même parvenir une parole de bienveillance (3). Cabrera

(1) « Perché non presse il santissimo sacramento, poiché non seli potè dare, per il continuo vomito, l'adoró con molta humiltà et mostrando molta contrizione (Lettre de l'archevêque de Rossano du 27 juillet 1568.) »

(2) Mostrava pero tanto disprezzo delle cose del mondo e tanto desiderio delle celesti, che paruè veramente che nostro signore Dio gli havesse riservato il cumulo de tutte le grazie a quel punto. (Lettre de l'archevêque de Rossano du 27 juillet 1568.)

(3) ... « In questo fini se e veduta una gran durezza, per non dir crudeltà de Sua Maestà, la qual non solo lei no lo ha